

Un voyage à bon marché

Autor(en): **Saulière, Auguste**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **24 (1886)**

Heft 30

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189352>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ses. Je montais sur l'arbre et leur en jetais des bouquets dont elles me rendaient les noyaux à travers les branches.... Je me disais en moi-même : « Que mes lèvres ne sont-elles des cerises ! comme je les leur jetterais ainsi de bon cœur. »

L. M.

Un voyage à bon marché.

Un brave paysan, François ***, avait si souvent entendu parler de Paris, qu'il grillait d'envie de le connaître. Plusieurs de ses amis, qui avaient été à l'Exposition de 1878, ne cessaient de lui corner aux oreilles : « Si tu savais comme c'est beau, Paris !... Si tu voyais le Panthéon, Notre-Dame, le Louvre, l'Opéra, le Trocadéro !... Et les Parisiennes ! Toutes belles, douces, aimables, souriantes ! »

Mais le pauvre François, vieux garçon, âgé de 40 ans, n'avait encore aucune économie, pas un écu disponible. Chaque soir, il allait à l'auberge, où un litre en amenait un autre, et le vin l'égayant, il chantait un bout de chanson et allait se coucher content. Il aurait vieilli dans cette espèce de béatitude si Paris n'eût pas existé, si on ne lui eût pas représenté cette grande ville sous un jour aussi séduisant. Aussi François ne se coucha et ne se leva bientôt plus qu'absorbé, obsédé par cette idée : Aller à Paris.

Malheureusement, les voyages coûtent, même en troisièmes, et les économies projetées par le bon homme ne se réalisaient guère, car les demi-litres allaient toujours bon train.

— Décidément, tu n'iras jamais à Paris, lui disaient ceux qui trinquaient avec lui ; c'est une affaire en règle.

— Je vous dis que j'irai, je le jure ! disait François en frappant énergiquement sur la table.

Quelques semaines s'étaient écoulées depuis ces entrefaites, lorsque survint tout à coup la nouvelle de la découverte de Pasteur contre la rage. Ce qu'on vit dès lors apparaître de gens enragés est inimaginable. Il en venait de partout chez le célèbre savant. Les riches s'y rendaient par premier train et débarquaient rue d'Ulm quelques heures après la morsure ; mais les pauvres diables, obligés de faire la route à pied, seraient tous morts avant d'arriver. Et c'est pour leur venir en aide que plusieurs communes décidèrent qu'en pareille circonstance les frais de voyage seraient payés aux pauvres mordus.

François, qui était assez rusé, fut enchanté de cette mesure philanthropique ; mais les dogues et les caniches enragés étaient si rares dans la contrée que François n'eut pas la chance d'en rencontrer un seul, quoiqu'il fût chaque jour à leur recherche. « Bah ! se dit-il, je trouverai bien quelque chien de bonne volonté qui m'enfoncera ses dents dans le bras ; du reste, je me charge de lui en donner le motif. »

A partir de ce moment, notre gaillard tira violemment la queue à tous les chiens de l'endroit. Fatalité ! tous souffrirent cette méchanceté, se contentant de pousser quelques aboyements.... « Mordez-moi donc, idiots, murmurait François, c'est pour

me rendre service !... Vous ne voulez pas ?... C'est égal, vous ne m'empêcherez point de voir Paris. »

François se rendit à la campagne, et là, se mordit profondément lui-même. Il avait eu soin, auparavant d'arracher au cou de divers chiens quelques touffes de poil, et dès que le sang coula, il s'enfuit à travers champs en criant : « Au chien enragé ! Au secours !... Je suis enragé !... Je serai bientôt mort ! »

Et chacun d'accourir, armé d'épieu, de bâton, de fusils. Tout le village était en émoi. La municipalité fut convoquée à la hâte ; on constata la morsure et l'on ne douta nullement qu'elle ne fût celle d'un chien atteint de la terrible maladie.

La cas était pressant ; le boursier remit à François 250 francs et on l'expédia par le premier train.

Il y a de cela bien des mois et la municipalité attend encore de ses nouvelles. François a dû nécessairement supposer qu'à son retour, on lui demanderait trop d'explications. Il est à Paris, il s'y plaît et il y reste.

(D'après Auguste SAULIÈRE.)

UNE FEMME EN LOTERIE

VII

L'aube blanchissait à peine lorsque, mettant le pied dans la cour, sir Adams vit Miss Addah déjà en selle et prête à partir.

— Où allez-vous ? s'écria-t-il en faisant un bond de bête fauve.

— Je m'en vais, je vous l'ai dit hier, répliqua tranquillement la jeune femme.

— Vous ne partirez pas ! hurla-t-il avec une sorte de rage.

— Et qui donc m'en empêchera, s'il vous plaît ?

— Moi ! fit-il en saisissant la bride du cheval.

— Je voudrais bien voir cela, répliqua-t-elle en riant.

D'un coup de cravache magistralement appliqué, elle lui fit lâcher prise ; puis elle enleva son cheval, qui partit comme une flèche.

Sir Adams poussa un cri de douleur et de rage. Il resta d'abord stupéfait ; puis, courant à son écurie, il sauta sur un cheval et s'élança à sa poursuite.

Les domestiques, témoins de cette scène singulière, regardèrent un moment cette chasse d'un nouveau genre. Les deux chevaux, qu'on apercevait d'abord distinctement dans l'immensité de la prairie, ne semblèrent bientôt plus que des points noirs, puis ils disparurent derrière un pli de terrain.

La course continua longtemps avec des chances inégales, les deux adversaires conservant à peu près leurs distances premières. La victoire était assurée à celui dont le cheval fournirait la plus longue carrière. Tout d'un coup, celui de Miss Addah fit un faux pas et roula par terre. L'intrépide écuyère fut aussitôt debout et prête à se remettre en selle ; mais sir Adams arrivait près d'elle.

— N'approchez pas ou je vous tue ! fit-elle en présentant la bouche de son revolver à son assaillant.

— Eh ! tuez-moi, vous me rendrez service, vous me débarrasserez d'une vie que vous avez achevée de me rendre odieuse. J'étais tranquille dans ma solitude : pourquoi être venue troubler mon repos ? pourquoi y avoir introduit une animation dont je ne pourrai plus me passer désormais ?

— Allons donc ! vous êtes trop heureux de ressaisir votre liberté, de ne plus sentir à vos côtés quelqu'un qui vous contrarie sans cesse.